

PRESENT ET AVENIR de la SOCIETE d'ORTHOPEDIE de l'OUEST

C.A. Huchet

La Société d'Orthopédie de l'Ouest s'est réunie cette année à Rennes. Ce n'est pas la première fois cependant que la ville de Rennes reçoit notre Société et celle-ci s'y était déjà rassemblée en 1963. Si je veux évoquer cette précédente réunion, ce n'est pas pour me tourner avec nostalgie vers les délices d'un passé révolu, mais pour mesurer rapidement le chemin parcouru depuis lors.

En 1963, la Société comptait 43 membres. Aujourd'hui, nous sommes 176 : ce chiffre comprenant naturellement les membres titulaires et les membres correspondants.

Trente-et-un d'entre eux s'étaient retrouvés à Rennes en 1963. La réunion de 1972 en a regroupé plus de 100. Deux exposants avaient autrefois prêté leur concours à la Société ; 17 d'entre eux étaient rassemblés dans les dépendances du grand amphithéâtre de la faculté de médecine en 1972. De plus, les congressistes ont pu mesurer le contraste que forment avec les locaux un peu vétustes, aussi peu fonctionnels que possible, mais non dépourvus de charme de l'ancienne faculté qui avait abrité la réunion de 1963, les structures modernes de l'architecture de la faculté nouvelle. Depuis dix ans, nos réunions se sont organisées, structurées depuis lors, sous l'impulsion de notre ami Mallet, les Annales Orthopédiques de l'Ouest ont commencé une parution régulière.

Il n'est que de considérer la Société aux deux étapes rennaises de son évolution pour mesurer l'incroyable développement qui a été le sien en quelques années seulement.

J'épargnerai la modestie de ceux de nos amis dont les efforts incessants et fructueux ont permis cet épanouissement.

Je voudrais simplement vous livrer quelques-unes des idées que le présent et l'avenir de notre Société me font venir à l'esprit, idées accessoires qui valent ce qu'elles valent et que je donne pour aussi vaines que l'on voudra.

La Société d'Orthopédie de l'Ouest est un peu notre enfant et sa croissance rapide nous inspire les sentiments qu'éprouvent tous les parents qui voient grandir et changer leur progéniture :

- un sentiment de tendre vanité, bien légitime et bien constant ;
- mais aussi un sentiment d'inquiétude devant l'imminence des problèmes, des luttes, devant l'incertitude du lendemain, devant les inconnues de l'avenir.

Et nous nous demandons si notre Société va s'étendre et s'augmenter encore - et s'il lui sera alors possible de rester cette société que nous aimons et dont l'équilibre nous paraît actuellement si harmonieusement établi - ou si au contraire, elle va se figer dans une physionomie sans doute plaisante et heureuse, mais qui risque de compromettre tout son beau dynamisme si elle cesse brusquement de vivre - donc de changer.

Pour savoir quel avenir nous devons souhaiter, quelles qualités nous devons préserver, il nous faut d'abord comprendre quelles caractéristiques principales définissent actuellement notre groupe. Il me semble qu'on peut en isoler trois :

- La spontanéité des discussions qui exclut tout dogmatisme,
- Le sérieux des travaux entrepris qui garantit une base de discussion solide ;
- Enfin, les dimensions « humaines » de notre rassemblement qui autorisent matériellement ces discussions spontanées qui deviennent impossibles dans des groupes trop nombreux.

Si ces caractéristiques ont pu se constituer, ce n'est ni par miracle, ni par l'effet de la volonté des organisateurs. Lorsque la vie est apparue sur la terre, elle a surgi spontanément parce que le milieu extérieur lui était favorable. De même, des circonstances précises ont permis - mieux, rendu inévitable - l'équilibre que nous avons atteint.

Trois de ces circonstances sont déterminantes :

- D'abord, l'âge relativement homogène de la majorité des membres qui sont presque ensemble entrés dans la Société et ont trouvé d'emblée un langage commun sur l'importance duquel je reviendrai.
- Ensuite, le nombre mesuré des membres qui s'est trouvé n'être, ni trop petit, limitant l'apport des idées, ni trop grand en ralentissant la circulation.
- Enfin, la volonté consciente des organisateurs de faire dans chaque réunion une large part à la discussion ; j'allais dire au « dialogue » pour sacrifier au vocabulaire à la mode.

De ces trois circonstances, la dernière seulement me paraît capable de subsister dans l'avenir par l'effet de notre volonté. Les deux autres sont en effet menacées de changement.

L'AGE DES MEMBRES deviendra fatalement de plus en plus disparate. Le nombre des jeunes augmentera - et c'est heureux - mais aussi le nombre des « professeurs », de ceux qui détiennent l'autorité que confère non seulement la connaissance des choses, mais aussi l'expérience des joutes oratoires. Nous n'avons que

trop d'exemples de ces réunions où un mot ironique prononcé par une autorité reconnue mettait fin prématurément aux velléités de discussion amorcées par les plus jeunes. Certes, depuis 1968, le mandarinat n'est plus de mise, mais il ne s'agit pas ici de contestation et la hiérarchie des rapports entre les anciens et les plus jeunes a de profondes racines.

Il ne sera donc de plus en plus difficile, mais toujours aussi nécessaire de préserver le mode d'expression de chacun et de veiller à ce que tous puissent - et veuillent - sans contrainte et sans inhibition, exposer simplement leur opinion ou exprimer librement leurs doutes.

Plus difficile à prévenir encore est le péril qui s'attache à l'ACCROISSEMENT DES EFFECTIFS ; Celui-ci, en effet, engendre de façon mécanique, automatique et inéluctable, un engorgement de la discussion qu'il est impossible de compenser en totalité.

La Société française nous en offre un exemple. Beaucoup d'entre nous se souviennent des discussions simples et familiales qui naissaient lors de ses réunions il y a dix ou douze ans ;;;

Le grand nombre des participants a contraint à règlementer ces conversations. Elles se déroulent à présent sous l'égide d'un « modérateur » dont l'intervention n'est rien moins que spontanée et qui ne peut guère accorder la parole qu'à ceux qui l'ont sollicitée par avance. Le bon ordre des séances impose sans nul doute cette organisation, mais la spontanéité et la vivacité des discussions est loin d'y trouver son compte.

On a cherché à échapper à cette contrainte du trop grand nombre en faisant éclater les réunions en « tables rondes multiples » qui rassemblent des groupes plus limités mais laissent à chacun le regret de ne pouvoir être en plusieurs endroits à la fois et font de plus une effroyable consommation de sujets et de thèmes . Elles nuisent surtout à l'homogénéité des réunions et brisent l'unité de la Société.

Serait-il sage alors de limiter le nombre des membres de la Société de l'Ouest ? Des controverses passionnées sont nées autour de cette question. Je me garderai de prendre parti, mais il est évident que – de toute façon- le nombre de ceux qui peuvent prétendre le plein droit à entrer dans la Société augmentera peu à peu et que le problème du nombre se posera ici comme ailleurs.

Quant à ceux que la Société peut choisir d'accueillir ou de repousser – membres associés, collègues de discipline voisine- ils introduisent la tentation d'un ostracisme stérilisant privant le petit nombre des admis de l'appoint des idées et des travaux extérieurs, ou au contraire d'un accueil incontrôlé, transformant nos réunions en un bruyant forum où le trop grand nombre des voix exprimées couvriraient la simple mélodie de la vérité qui se cherche.

Nous aurons sans doute des choix à faire, des options à prendre, des principes à préserver, mais nous ne pouvons nourrir l'illusion que l'avenir de la Société dépend exclusivement des décisions que nous pourrions prendre. Je suis convaincu qu'il en est d'une société organisée comme d'un organisme vivant. Elle connaît une enfance, une jeunesse, puis inévitablement une maturité, une sénescence, puis la mort. Certaines se maintiennent longtemps dans leurs dernières étapes, ayant oublié leurs motivations premières et perdu leurs raisons d'exister. Il en sera de notre Société comme des autres : nous avons la chance de la connaître à cette étape où la jeunesse va porter les fruits que cueillera le plein épanouissement. Mais peut-être devra-t-elle – dans de nombreuses années – se dissoudre et disparaître pour laisser la place à des formations neuves, plus adaptées aux conditions de l'époque. Souhaitons qu'alors nulle volonté rétrograde ne tente, pour des raisons sentimentales, de la faire tristement se survivre, alors qu'elle aura cessé d'être nécessaire.

Mais nous sommes encore loin de ce terme et je suis assuré que la Société d'Orthopédie de l'Ouest n'a pas encore atteint ses pleines dimensions. Notre tâche n'est donc pas seulement de la préserver, de conserver ce qui fait sa séduction, mais encore de la conduire à la réalisation complète de ses possibilités .

.-.-.-

Il est nécessaire que nous réalisons que la Société est pour nous un instrument de travail, une source d'enrichissement inégalable.

Chacun peut constater que la Société - dans son sens large- dépasse l'individu et lui confère des pouvoirs qu'il est incapable d'exercer à l'état isolé : elle lui donne la possibilité de s'élever dans les airs, de séjourner au fond des mers, de voir à distance ; elle lui donne de façon effective le don d'ubiquité, elle met à sa disposition l'énergie universelle, elle lui a permis de quitter l'enceinte de la planète.

« Rien dans l'univers en peut résister à l'ardeur convergente d'un nombre suffisamment grand d'intelligences groupées et organisées » disait Teilhard de Chardin, qui voyait dans l'organisation des rapports entre les êtres le moyen d'accéder à un dépassement de l'espèce humaine, de réaliser une mutation au terme de laquelle la conscience universelle aurait trouvé une dimension nouvelle.

Les méditations grandioses de l'illustre penseur trouvent une résonance singulière dans notre activité quotidienne.

Nous savons bien que – si l'ère des grandes découvertes individuelles n'est pas close – l'étape actuelle demande un approfondissement des connaissances qui ne peut être l'effet que d'un travail d'équipe. Bien des vérités que nous sommes incapables d'entrevoir individuellement, surgiront à nos yeux d'une étude en commun.

La place de l'ordinateur dans nos travaux comme dans ceux des autres disciplines est de plus en plus grande mais le nombre des variables est si considérable que ce travail ne peut être significatif que dans la mesure où il rassemble de très nombreuses observations.

Ce travail en commun - dépassant l'étape individuelle et permettant l'approche de vérités plus larges- doit être l'objet et le but de notre Société. Depuis quelques années déjà, il s'organise, mais il doit nécessairement s'enrichir et se préciser toujours davantage. Sa mise en œuvre, cependant, pose des problèmes nombreux et complexes dont la résolution doit être notre première tâche. L'étude de ces problèmes, leur formulation, les solutions possibles devraient pouvoir faire l'objet de communications et de discussions au même titre que l'arthrodèse de la hanche ou la chirurgie de la main rhumatismale.

A titre d'exemple, je voudrais évoquer la question primordiale du langage pris dans son sens le plus large de véhicule de la pensée : c'est lui qui cimente nos esprits individuels et la qualité de nos échanges vaut ce que vaut notre langage.

Autrefois, les initiés usaient d'un langage secret pour dérober au monde extérieur les vérités qu'ils voulaient tenir cachées : pour cette raison sans doute, les médecins parlaient latin. Aujourd'hui, la situation s'est inversée : le langage technique est devenu secret par nature et par nécessité, et il faut de véritables traducteurs pour le porter à l'entendement public. C'est qu'il est lié étroitement au progrès technique, qu'il exprime - mais aussi que ce dernier en dépend.

Et nous devons travailler à affiner notre langage - ou si l'on préfère nos moyens de communiquer- si nous voulons cerner de plus près la vérité que nous recherchons.

1° L'établissement de schémas d'observations communs est sans doute le plus important.

Ce travail préliminaire est la condition essentielle de l'étude en commun dont je parlais tout à l'heure. Ceux qui se sont chargés de dépouiller des observations, de corriger des résultats fournis par d'autres, savent combien il peut être laborieux et parfois même artificiel de grouper des observations disparates, de rapprocher des résultats hétérogènes. C'est un pénible travail de bénédictin dont la vanité se manifeste à chaque moment par la difficulté éprouvée à faire entrer dans le même moule des faits mal calibrés. Et si l'on veut proposer ces mêmes faits à l'ordinateur, il faudra d'abord les réduire, les traduire, les dénaturer et les résultats obtenus par de telles méthodes seront éminemment suspects.

On conçoit donc aisément qu'il soit nécessaire de mettre à la disposition de chacun des fiches d'observations, des schémas d'examen adaptés aux chapitres principaux de la chirurgie orthopédique : la hanche, le genou, la main, le rachis.

Utilisés par tous, ils permettraient un regroupement simple, facile et surtout exact des observations permettant une étude en profondeur encore inédite.

Mais la difficulté de la tâche est immense : trop complexe, la fiche d'observation est inutilisable ; trop simpliste, elle est inutile. De plus, elle ne peut avoir une valeur universelle et reste liée aux problèmes à résoudre. Or, ceux-ci se modifient constamment, souvent de façon inattendue, inopinée, anarchique. Ils évoluent par à-coups, s'engagent dans des voies sans issues, subissent des arrêts prématurés, des changements de direction imprévisibles. Les observations antérieures deviennent alors caduques, d'autres faits -jusqu'à négligés- prennent soudain de l'importance et doivent être notés et la technique d'examen toute entière en est bouleversée.

A côté de ce travail de première urgence, mes trois autres exemples peuvent paraître d'importance mineure. Ils ont pourtant leur intérêt, particulièrement au cours des séances de travail où celui qui parle doit livrer sa pensée à ses auditeurs aussi simplement, aussi rapidement et aussi exactement que possible.

2° Il serait intéressant, me semble-t-il, de développer les conventions chiffrées permettant d'apprécier avec exactitude la valeur de telle ou telle fonction. On sait combien la seule réalisation pratique entrée dans l'usage courant -je veux parler de l'échelle chiffrée de Merle d'Aubigné pour la hanche- a pu faciliter l'étude dont elle est l'objet.

On sait combien il est utile de se référer une position « zéro » pour mesurer l'amplitude des mouvements articulaires et combien l'auditeur ou le lecteur français peut être désarmé lorsqu'il prend connaissance d'articles rédigés à l'étranger où les procédés de mesure sont différents.

On sait que depuis sa parution, le code de classement de Méary est sur tous nos bureaux, que la majorité d'entre nous l'utilise systématiquement pour les fichiers de malades, le classement des observations, la mise en ordre de la bibliographie.

Mais ces trois exemples restent bien isolés, et il serait éminemment souhaitable de disposer d'instruments de travail semblables s'appliquant à d'autres fonctions, à d'autres articulations, à d'autres aspects de notre activité.

3° Un autre élément de nos moyens d'expression mériterait sans doute une étude : je veux parler des tableaux de résultats projetés au cours des communications.

Pour peu qu'ils soient relativement complexes, l'auditeur d'une communication doit d'abord s'efforcer d'un comprendre la forme, d'en lire la légende, d'en surprendre la signification. Lorsqu'il a enfin compris de quelle façon il convient de lire le tableau, il s'attache alors à connaître le fond, à assimiler le contenu. Mais,

habituellement, à cette étape de la compréhension, la projection a déjà fait place à une autre et le fil rompu risque fort de ne se jamais renouer.

Une standardisation des tableaux des résultats, un ensemble de conventions portant sur la couleur, la forme, la disposition rendraient le spectateur familier des modes de présentation de chaque ensemble et lui permettraient de s'intéresser immédiatement au fond et aux faits. Pourquoi une étude particulière ne serait-elle pas consacrée à la façon la plus simple, la plus efficace - et pourquoi pas la plus séduisante - de présenter tel ou tel type de résultat.

4° Enfin, la technique même de la photographie est pour moi un élément essentiel du langage. Celui que nous utilisons est presque toujours, audio-visuel et un cliché flou, pauvrement contrasté, difficilement lisible, compromet la circulation des idées aussi sûrement qu'une sonorisation défectueuse ou un style par trop obscur.

Or, comme nombre de ces projections sont confectionnées artisanalement par les orateurs eux-mêmes, il serait souhaitable que chacun d'eux possède quelques notions de photographie appliquée à la confection des diapositives scientifiques... Les recettes, les procédés les plus habiles devraient être portés à la connaissance de tous.

Je n'ai pas la prétention d'épuiser un sujet aussi vaste. Je voulais simplement souligner l'importance vitale qu'il y a à faire de notre Société un organe de dépassement individuel et à rechercher les moyens d'augmenter encore - si faire se peut - son efficacité en ce domaine.

Ceux qui ont eu la patience de lire jusqu'au bout cet éditorial, méritent sans doute le compliment que Paul Valéry adressait à ses auditeurs chirurgiens ; Je constate, messieurs, que le patient chez vous ne le cède pas à l'opérateur.

Il me reste à souhaiter que l'avenir de la Société d'Orthopédie de l'Ouest confirme les espoirs que nous mettons en elle et qu'elle nous apporte non seulement l'enrichissement technique et scientifique que nous attendons, mais aussi le renforcement des liens affectifs qui se nouent inévitablement entre les esprits de bonne volonté et qui sont sans doute en dernière analyse la meilleure et la plus forte raison d'être de notre Société.

Charles-Antoine HUCHET